



HAL
open science

**Compte rendu Anglo-Norman Studies, Proceedings of
the Battle Conference 2017, vol. XL, 2018, Elisabeth
van Houts (éd.), Woodridge, Boydell & Brewer**

Véronique Gazeau

► **To cite this version:**

Véronique Gazeau. *Compte rendu Anglo-Norman Studies, Proceedings of the Battle Conference 2017*, vol. XL, 2018, Elisabeth van Houts (éd.), Woodridge, Boydell & Brewer. *Annales de Normandie*, 2018, pp.191-193 (68/2). 10.3917/annor.682.0191 . hal-02292828

HAL Id: hal-02292828

<https://normandie-univ.hal.science/hal-02292828>

Submitted on 29 May 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial 4.0 International License

Ouvrages

DANS **ANNALES DE NORMANDIE** 2018/2 (68^E ANNÉE), PAGES 191 À 207
ÉDITIONS **ASSOCIATION LES ANNALES DE NORMANDIE**

ISSN 0003-4134

ISBN 9782902239412

DOI 10.3917/annor.682.0191

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://www.cairn.info/revue-annales-de-normandie-2018-2-page-191.htm>



CAIRN.INFO
MATIÈRES À RÉFLEXION

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Association Les Annales de Normandie.
Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International (CC BY-NC 4.0).



Ouvrages

Anglo-Norman Studies, Proceedings of the Battle Conference 2017, vol. XL, 2018, Elisabeth VAN HOUTS (éd.), Boydell & Brewer, 233 p., £50

Le volume XL des *Anglo-Norman Studies, Proceedings of the Battle Conference* (tenue exceptionnellement à Paris du 20 au 24 juillet 2017 à l'Institut de recherche et d'histoire des textes, à l'Hôtel de Lauzun, siège de l'Institut d'études avancées de Paris, en Sorbonne et au Collège franco-britannique de la Cité internationale de Paris) offre douze communications et une note due à Thomas Bisson. Selon la volonté de Reginald Allen Brown, aucune thématique générale ne préside à la *Conference*, dont les actes sont publiés en un temps record sous la direction d'Elisabeth van Houts. Le volume s'ouvre par la R. Allen Brown Memorial Lecture prononcée par Nicholas Vincent, *English Kingship: the Vision from Paris, 1066-1204*. La *lecture* propose une revue historiographique de la question depuis Richard Southern, Sir Maurice Powicke et Vivian Galbraith, jusqu'à Rodney Thomson et John Baldwin – un de ses *friends* et *fellows* parisiens comme le rappelle l'auteur –, en passant par l'évocation des grandes dates de l'histoire des relations entre France et monarchie britannique, agrémentée des clin d'œil pleins d'humour de l'historien anglais du XIV^e arrondissement de Paris, l'ensemble s'appuyant sur une

connaissance inégalable des sources médiévales. Le volume publie également la R. Allen Brown Memorial Lecture 2016, due à Christopher Lewis, *Audacity and Ambition in early Norman England and the Big Stuff of the Conquest*. Issue d'un atelier consacré à la culture matérielle, l'enquête part du constat que la conquête de 1066 s'est traduite par la mise en place d'un nouveau type de gouvernement, d'une nouvelle société, de nouveaux réseaux élitaires et la réalisation de constructions – châteaux, églises, ponts, moulins – marquées par le gigantisme. D'autres objets du *Big Stuff* atteignirent des tailles immenses, tels la Tapisserie de Bayeux ou le *Domesday Book*. Orderic Vital, Henri de Huntingdon et Guillaume de Malmesbury auraient voulu être, chacun, le nouveau Bède [le Vénérable] en concevant une *Big History*, une histoire à grande échelle... L'article est complété par deux tableaux faisant état des mesures de châteaux et de livres. C'est Guillaume le Conquérant qui, planifiant 1066 et l'enquête de 1086, place l'ambition au cœur de sa stratégie. L'audace dont font preuve le duc-roi et les conquérants normands, laïcs comme clercs, est « monstrueuse » ; le *Big Stuff* est l'expression culturelle d'un groupe cohérent qui gravite autour de son leader, un homme charismatique, à l'appétit féroce pour la guerre, pour la vengeance, la piété voire la générosité. Mathieu Arnoux s'interroge sur la notion de « ressource » dans

Ressources et croissance dans le monde anglo-normand : sources et hypothèses. Face à la ressource céréalière, à la différence de l'Angleterre qui connaît la seigneurie manoriale, l'*open-field* et qui dispose d'une littérature agronomique, la Normandie s'appuie sur une économie de marché, le règlement des conflits liés aux dîmes et l'apparition des instruments de crédit en étant la preuve aux XII^e-XIII^e siècles. James Barnaby est l'auteur de *The Marjorie Chibnall Memorial Essay, Becket vult: The appropriation of St Thomas Becket's image during the Canterbury dispute, 1184-1200*. Les moines de Cantorbéry n'accompagnèrent pas l'archevêque Thomas Becket en exil et ne soutinrent pas le prélat jusqu'à ce qu'ils découvrent le jour de sa mort qu'il portait sous sa chasuble épiscopale un habit monastique. Ils commencèrent alors à faire vivre son culte en rédigeant les vies du martyr et des collections de miracles, et en prenant soin de ses reliques. Ils exclurent les archevêques de cette œuvre de mémoire. Dominique Barthélemy, avec *La bataille de Bouvines reconsidérée*, qui préfigure son livre paru en 2018, *La Bataille de Bouvines (1214). Histoire et légendes*, soutient l'idée que cette bataille s'apparente aux batailles féodales narrées par Orderic Vital, comme celles de Tinchebray (1106) ou de Brémule (1119) faisant très peu de morts contrairement à ce que montrent les travaux de Jan Frans Verbruggen qui y voit un bain de sang. Barthélemy rapproche les combats de Bouvines des « poignées » qui se déroulaient aux confins du Hainaut et de la Flandre et qui consistent à tuer des chevaux. Dans *Abbot Peter the Venerable's two Missions to England (1130 and 1155/1156)*, Scott Bruce considère que, souffrant de la malaria et de bronchite, Pierre le Vénéral entreprit un premier voyage risqué

un an avant le don considérable à Cluny (10 mai 1131) par le roi Henri I^{er} de cent marcs d'argent à prendre sur les revenus des fermes de Londres et de Lincoln. Les liens entre la famille royale et l'abbé de Cluny étaient solides, en témoigne l'entrée d'Adèle, la sœur d'Henri I^{er}, au prieuré clunisien de Marcigny. Le fils de celle-ci, Henri de Blois, devint moine de Cluny, puis abbé de Glastonbury et enfin évêque de Winchester. La seconde mission de Pierre le Vénéral, qui meurt le 25 décembre 1156, consista à accompagner le trésor de l'évêque de Winchester, dont l'étoile avait pâli auprès d'Henri II, à Cluny. L'intervention de Francis Gingras, *La production manuscrite anglo-normande et la Bible d'Herman de Valenciennes : usage et réception d'un livre vernaculaire (XII^e-XIV^e siècles)* s'intéresse à une Bible attribuée à Herman de Valenciennes, titulaire possible de fonctions pastorales en Angleterre à la fin du XII^e siècle. Il s'agit d'une adaptation en roman de la Bible en laisses d'alexandrins monorimes composée entre 1189 et 1195, signe d'une pratique du livre vernaculaire dans l'aire anglo-normande. Avec *Ralph Niger and the Book of Kings*, Frédérique Lachaud invite à se pencher sur Raoul Niger qui gravita dans l'entourage d'Henri II Plantagenêt avant d'être en 1173 évêque d'Ilchester. Il connaît ensuite la disgrâce et l'exil en France pour avoir soutenu la révolte des fils du roi. Son commentaire des *Livres de Samuel et des Rois* est conservé dans un seul manuscrit (bibliothèque de la cathédrale de Lincoln) rédigé pendant son exil, *Moralia Regum*. Sa pensée politique s'avère assez proche de celle du *Policraticus* de John de Salisbury. Anne Lester propose, dans *From Captivity to Liberation: the Ideology and Practice of Franchise in crusading France*, d'analyser l'idéologie de la croisade et les

rituels de départ à travers les chartes de franchises octroyées en très grand nombre à la fin du XII^e siècle et au début du XIII^e siècle. Amy Livingstone examine la vie d'une femme de la Bretagne médiévale en la personne de la comtesse Ermen-garde, dans *'Daughter of Fulk, glory of Brittany': countess Ermengarde of Brittany (c.1070-1147)*. La fille de Foulque IV le Réchin d'Anjou et d'Ermen-garde de Beaugency épousa Alain IV de Bretagne en 1093, dirigea le duché de Bretagne seule quand son époux partit à la croisade, puis dirigea conjointement avec lui le duché jusqu'à ce qu'en 1103-1105 elle se retire à Fontevraud. Mais elle revint en Bretagne en 1106 et, à partir de 1112, elle fut à nouveau à la tête du duché avec son cousin Conan III jusqu'à la mort de ce dernier. Entre 1130 et 1134, elle se fit cistercienne puis quitta l'ordre pour se rendre en Terre sainte afin de rendre visite à son demi-frère le roi Foulque I^{er}. Au cours de cette vie exceptionnelle, elle parvint à maintenir la paix en Bretagne, à promouvoir la réforme ecclésiastique et à encourager les fondations religieuses, ce qui fit d'elle la gloire de la Bretagne, comme l'écrit Marbode de Rennes dans un poème vers 1096. Fanny Madeline inscrit son intervention dans les recherches historiographiques relatives à la question de l'empire, réactivées depuis quelques années. *The idea of 'Empire' as hegemonic Power under the Norman and the Plantagenet Kings (1066-1204)* estime que trois moments peuvent être saisis où l'on voit apparaître de manière significative le langage de l'empire. Le premier correspond à celui de la conquête de 1066 et ses prolongements. Le deuxième moment de l'émergence des langages de l'empire apparaît dans le contexte de formation de l'empire Plantagenêt dans les années 1150. Enfin au milieu de la décennie

1170-1180, Henri II redéfinit l'idée d'un *Imperium Britannicum* après la révolte de ses fils et l'organisation de sa succession. Dans le dernier article du volume, *Child Kingship and Notions of (Im)maturity in North-Western Europe, 1050-1262*, Emily Joan Ward explore le thème du roi enfant et les moyens mis en œuvre pour son apprentissage. Ses gardiens et ses conseillers jouent un rôle plus important que son père et c'est au début du XIII^e siècle que les rois enfants furent adoubés souvent très jeunes et avant leur couronnement. L'adoubement ne fut plus un rite de passage à l'âge adulte dans le cas des rois enfants. Dans le même temps, l'âge de 21 ans commença à devenir l'âge de la majorité légale. La courte note de Thomas Bisson, *A micro-economy of salvation: further thoughts on the 'annuity' of Robert of Torigni*, est destinée à compléter un article paru dans le volume XXXIII des *Anglo-Norman Studies* 2011. Elle vient confirmer que les 49 actes qui occupent les folios 112v à 117r du cartulaire du Mont Saint-Michel (Bibliothèque municipale Avranches ms 210) sont bien de la main de Robert de Torigni, abbé de 1154 à 1186.

Ce volume ne dément pas l'excellence de la collection des *Anglo-Norman Studies* et la fécondité des recherches sur les mondes normands médiévaux.

Véronique GAZEAU
Université de Caen Normandie

Xavier BARRAL I ALTET, *En souvenir du roi Guillaume. La broderie de Bayeux*, Paris, Les Éditions du Cerf (Cerf Patrimoines), 2016, 557 p., 24 €.

L'ouvrage publié par Xavier Barral i Altet est une véritable somme sur l'art

médiéval, où se manifestent avec un réel talent la vaste culture de l'auteur et sa connaissance remarquable des œuvres d'art du monde antique et de l'Europe médiévale. L'ouvrage se compose de 9 chapitres (410 p.), suivis de 6 annexes, de 112 illustrations en noir et blanc, d'une abondante bibliographie et de 2 index (noms de personnes et noms de lieux).

Le premier chapitre (p. 25-64) est consacré à l'histoire de la broderie de Bayeux. Après en avoir fait une rapide description, l'auteur rappelle que la première mention de cette œuvre se trouve dans un inventaire du trésor de la cathédrale de Bayeux, daté de 1476, sans que l'on puisse savoir à partir de quel moment la broderie en fit partie. Les hypothèses de George Beech sur son arrivée à Bayeux vers 1423 sont brièvement exposées, avant que l'auteur n'évoque sa découverte au début du XVIII^e siècle, ses restaurations et les multiples controverses dont elle fait l'objet depuis deux siècles. Ce premier chapitre, qui n'a rien d'original, a le mérite d'être bien documenté et de faire le point sur toutes les questions en débat aujourd'hui.

Dans le deuxième chapitre (p. 65-83) sont examinées toutes les sources textuelles mises en relation avec la broderie, notamment les *Gesta Guillelmi* de Guillaume de Poitiers, le *Carmen de Hastingae* de Gui d'Amiens et l'*Historia ecclesiastica* d'Orderic Vital. Même si l'auteur a raison de rappeler que l'écriture d'une chronique diffère de la mise en image d'une histoire, son étude est trop succincte et trop rapide pour lui permettre de conclure que la broderie ne saurait avoir de liens avec ces sources textuelles. Ainsi, l'auteur tire argument du fait que Guillaume de Poitiers affirme que le lieu du serment prêté par Harold se situe à Bonneville-

sur-Touques, alors que « sur la broderie c'est Bayeux ». Or, cet argument n'est pas pertinent, puisque le terme *ubi* de l'inscription latine ne fait pas référence à la ville de Bayeux qui vient d'être évoquée précédemment, mais renvoie à la scène de la frise centrale située en dessous : *ubi* a une fonction déictique et non syntaxique – ce que l'auteur reconnaît d'ailleurs p. 226-227.

Le troisième chapitre (p. 86-108) analyse le poème que Baudri de Bourgueil adresse à Adèle, comtesse de Blois et fille de Guillaume le Conquérant. C'est, en effet, dans ce poème (vers 207-583) que Baudri évoque longuement la chambre de la princesse et notamment la broderie décrivant la bataille d'Hastings au terme de laquelle « le duc est devenu César ». Après une minutieuse comparaison des vers de Baudri avec certains épisodes de la broderie de Bayeux, l'auteur conclut que le poème est fondé sur un rêve, qui incite Baudri à décrire dans un lieu imaginaire (la chambre d'Adèle) une broderie qu'il a peut-être contemplée : « J'aime m'accrocher à l'idée que Baudri est en train de décrire la broderie de Bayeux et qu'il feint de la voir directement autour du lit d'Adèle » (p. 107). Mais, pour Xavier Barral i Altet, le plus important est qu'au temps d'Adèle, au début du XII^e siècle, une broderie représentant la conquête de l'Angleterre et célébrant le vainqueur d'Hastings devenu roi était bien d'actualité.

Le quatrième chapitre (p. 109-143) est consacré à l'art des broderies et aux conditions de leur fabrication. C'est un chapitre capital, où l'auteur fait preuve de tout son savoir en ce domaine, passant en revue toutes les questions relatives à la création des tentures et broderies : la commande, la conception, le dessin, le tissage (par des

hommes ou/et des femmes), les ateliers et la finalité de ces productions. Il distingue les broderies au service du prestige des rois et des princes, comme le manteau de couronnement du roi Roger II (1130), réalisé dans « le magasin royal » (*bizanat almakijja*), ou celui du roi Étienne de Hongrie (1031). Certaines tentures ornaient les murs des *aulae* et des chambres des princes. D'autres broderies étaient destinées à des églises, pour être présentées lors de certaines cérémonies, selon le calendrier liturgique : ces tissus brodés représentaient des scènes bibliques, des miracles, voire des événements historiques, comme la tenture célébrant les exploits de Byrthnoth (mort en 991), offerte par sa veuve à la cathédrale d'Ely. On avait également le souci de décorer les autels soit avec des devantes d'autel en bois peints, soit avec des tissus richement rehaussés de fils d'or et d'argent, voire de pierres précieuses.

Dans le cinquième chapitre (p. 145-172), l'auteur revient sur un thème majeur, déjà bien étudié par des chercheurs antérieurs, notamment par O. K. Werckmeister : les influences de l'art antique et de l'art tardo-antique sur l'art roman et en particulier sur la broderie de Bayeux. Il présente une synthèse magistrale sur les liens qui rattachent l'art roman aux nombreux chefs-d'œuvre de l'Antiquité romaine. Il accorde une grande importance aux colonnes historiées de Trajan (c. 107-113) et de Marc Aurèle (c. 180-192) : récit de gauche à droite, par scènes autonomes, disproportion entre personnages et éléments architecturaux, symboles du pouvoir, description détaillée de la bataille acharnée et célébration de la victoire. C'est ce modèle antique que Xavier Barral i Altet met en relation aussi avec la colonne en bronze d'Hildesheim,

commandée vers 1015-1020 par l'évêque Bernhard. Il estime que les sarcophages tardo-antiques ont également servi de modèles aux artistes et artisans romans, puisque la société médiévale pouvait encore contempler un grand nombre de chefs-d'œuvre antiques aujourd'hui disparus. On a parfois réutilisé des éléments de ces sarcophages sur les façades des cathédrales ou on s'en est servi comme linteaux de portes, voire comme devantes d'autels. L'art antique est durant tout le Moyen Âge considéré comme un héritage prestigieux. L'auteur conclut que « la tradition figurative dans laquelle puisent culturellement les artistes de Bayeux n'est ni scandinave, ni insulaire, ni normande, mais bien classique, antique » (p. 161).

Le sixième chapitre (p. 173-253) est intitulé « Concepteur et artistes à l'œuvre dans la broderie de Bayeux ». Il constitue une analyse minutieuse de la broderie dans ses principaux aspects. L'auteur étudie la construction en images du récit historique en tenant compte des modèles religieux et laïques légués par la tradition. L'architecture des palais et des églises ne lui paraît nullement un décor de fond, mais appartient clairement au discours historique et politique : il distingue les types d'églises et les différents édifices civils et militaires (palais représentés à la fois de l'extérieur et de l'intérieur, tours, villes, châteaux et maisons). Il passe en revue les signes qui rattachent le récit aux événements historiques, en particulier la pose d'un coq au sommet de l'abbatiale de Westminster, en montrant qu'il s'agit là d'une tradition ancienne. Il détaille l'armement des combattants : archers, fantassins et chevaliers. Par la suite sont évoqués les procédés (répétitivité, simplification, expressivité, etc.) qui rapprochent la broderie de la bande

dessinée et du film. Xavier Barral i Altet rédige de magnifiques pages sur « le son, la parole, l'oralité et l'écriture », en évoquant notamment « les bruits » que suggèrent les images de la broderie : la mer en tempête, le souffle du vent, le crépitement du feu, les conversations, les chants liturgiques, le son des cloches et des trompettes, les gémissements, les cris, les clameurs lors des affrontements. C'est en effet un aspect important de la broderie où se font entendre dans le même temps les paroles des personnages, par le biais de gestes codés, celles des artistes s'exprimant dans les inscriptions latines et tous les bruits de la vie représentée aussi bien dans la frise centrale que sur les bordures. L'auteur insiste également sur l'ambiguïté des gestes qui rend cette parole parfois incertaine, voire inaudible et souligne les nombreux silences volontaires. Le chapitre se termine par un long développement où sont repris toutes les identifications traditionnelles de cette « Aelfgyva », qui conditionnent la compréhension de cette scène qui reste mystérieuse. Avec beaucoup de précaution, l'auteur tente « d'ouvrir une voie interprétative » pour rendre compte de cette scène : il propose d'y voir l'entrée d'une âme au Paradis, accueillie par un ange.

C'est un sujet difficile qu'aborde le septième chapitre consacré aux bordures (p. 255-292). L'auteur refuse d'y voir un ensemble décoratif dépourvu de cohérence et, à l'inverse, un système de symboles en relation avec l'histoire contée dans la frise centrale. Avec beaucoup de nuances, il définit cette bordure comme un cadre qui a sa propre logique (horizontale et non verticale) et qui enferme le récit historique. Les bordures inférieures (où dominent les volatiles) et supérieures (occupées par les animaux terrestres)

représentent la vision que les hommes du Moyen Âge avaient de leur monde, où se côtoient le beau et le laid, le sinistre et le comique, le spirituel et le corporel. S'inspirant du *Physiologus*, ce traité de la nature qui n'a cessé de s'enrichir en passant de la Grèce à Rome, les artistes de la broderie ont évoqué à la fois les activités humaines et tous les êtres de la création dotés de valeurs symboliques. Ainsi le lion, l'animal le plus représenté dans les bordures, peut être perçu comme le Lion de l'évangéliste Marc ou celui d'Androclès, mais surtout comme le symbole de la puissance royale. La frise centrale raconte une histoire contingente enfermée dans un cadre où sont évoquées les réalités du cosmos.

Dans le huitième chapitre (p. 293-359), Xavier Barral i Altet s'attache à tous les symboles du pouvoir civil, militaire et religieux. Il rappelle que la broderie a été entreprise pour justifier la conquête de l'Angleterre par le duc de Normandie : l'image joue donc un rôle clef dans cette opération de légitimation. Les principaux édifices sont des palais et des châteaux, lieux de pouvoir d'une classe aristocratique. L'Église est également présente, à la fois par des évêques et par des sanctuaires, dont certains étaient prestigieux, comme Le Mont Saint-Michel et l'abbatiale de Westminster. Elle aussi est intimement associée à ce processus de légitimation. L'auteur ne se contente pas d'effectuer une étude précise des principaux symboles du pouvoir (couronne, sceptre, trône, faucon, gonfanon, épée et hache), comme cela a déjà été fait par de nombreux spécialistes de la broderie, il consacre de longs développements à deux rites essentiels : celui du couronnement royal et celui des funérailles. Il est, en outre, persuadé que la dernière image de la broderie (qu'elle ait

été réalisée ou simplement prévue) était celle du couronnement de Guillaume à Westminster, donnant ainsi tout son sens à l'histoire.

C'est dans le neuvième et dernier chapitre et dans les conclusions (p. 361-410) que Xavier Barral i Altet répond de façon originale aux questions fondamentales : qui est le commanditaire de la broderie ? Où et quand a-t-elle été réalisée ? L'auteur situe, en effet, au début du XII^e siècle (entre 1120 et 1122) la confection de la broderie, en émettant l'hypothèse qu'Adèle, fille de Guillaume le Conquérant, fut la commanditaire de l'œuvre. Il prend argument du fait que Baudri de Bourgueil, évêque de Dol et ami de la princesse, lui adressa un poème où il est fait allusion à une tenture de la conquête de l'Angleterre qui aurait orné la chambre d'Adèle. Cela serait un témoignage que le souvenir des exploits de Guillaume le Conquérant était alors resté très vivant. Cette broderie aurait été réalisée pour être exposée dans un mausolée circulaire dans la tradition des mausolées antiques ou médiévaux. L'auteur rappelle que de nombreux princes ont choisi des édifices religieux pour y faire reposer leur dépouille, comme la reine Mathilde à l'abbaye aux Dames de Caen et Guillaume le Conquérant à l'abbaye aux Hommes de cette même ville. Il met en rapport cette réalisation avec l'école d'Angers des premières décennies du XII^e siècle, école où s'illustrent Baudri de Bourgueil, Yves de Chartres, Hildebert de Lavardin, Marbode. Ce serait un concepteur originaire de la vallée de la Loire qui, à la demande d'Adèle, aurait conçu le chef-d'œuvre de Bayeux, pour perpétuer la mémoire de Guillaume le Conquérant par-delà sa mort.

Xavier Barral i Altet a parfaitement conscience que son hypothèse prend le

contrepied de tous les travaux publiés sur la broderie depuis plus de cinquante ans. Il a parfaitement conscience également que ses hypothèses ne reposent sur aucun argument probant, mais seulement sur un contexte historico-culturel assez vague et imprécis. D'ailleurs l'auteur évoque d'abord une réalisation de la broderie lors des troubles qui suivirent la succession de Guillaume (p. 393), vers 1090-1106, puis, en conclusion, il opte pour une autre date : entre 1120-1122 (p. 401), juste avant qu'Adèle quitte le pouvoir. Comme il le dit à plusieurs reprises, il entend contester « la séquestration de la broderie » par l'historiographie anglo-saxonne. Qu'il y eût des spécialistes anglais plus attachés à restaurer l'image de la grandeur saxonne d'avant les envahisseurs normands qu'à la vérité historique, nul ne peut le contester. Même chez la plupart des chercheurs anglais. Mais cela ne justifie pas que l'on ne prenne pas suffisamment en compte les multiples liens qui rattachent la broderie à un groupe de manuscrits de Saint-Augustin de Cantorbéry, datés d'avant 1060. Xavier Barral i Altet a toutefois raison de mettre en pleine lumière les liens qui rattachent la broderie à des manuscrits carolingiens du Continent, comme l'avaient déjà fait en leur temps Maylis Baylé et Wolfgang Grape. Cependant, pour justifier sa datation tardive, il met parfois en avant des analogies avec des manuscrits du XII^e siècle comme le *Sacramentaire de Saint-Étienne de Limoges* (c. 1100), ou avec des chroniques parues au début du XII^e siècle comme l'*Historia novorum in Anglia* d'Eadmer.

Il reste que l'on comprend difficilement les raisons pour lesquelles Adèle aurait fait confectionner vers 1120-1122 une œuvre commémorative, célébrant principalement l'exploit guerrier de son

père à la bataille d'Hastings. La mémoire de Guillaume n'aurait-elle pas mérité qu'on célébrât plutôt, à cette époque, les grandes réalisations de son règne, comme la pacification de l'Angleterre, le renouveau architectural avec la construction d'abbayes et de cathédrales somptueuses, les réformes ecclésiastiques entreprises, etc. ? La justification de la bataille sanglante d'Hastings ne se justifie-t-elle pas plutôt au lendemain de l'événement, d'autant qu'il y eut un réel débat sur le sang versé à Hastings, qui amena la papauté, en la personne du cardinal Ermenfroï, à promulguer en 1070 (peut-être même dès 1067) un pénitentiel pour tous les excès commis par l'armée d'invasion ?

Dès le lendemain du couronnement, il existait autour de Guillaume tout un cercle d'écrivains (Guillaume de Jumièges, Guillaume de Poitiers, Guy d'Amiens) attachés, comme la broderie, à justifier la légitimité de la conquête au prix de cette bataille meurtrière. En outre, la broderie laisse supposer que sur son lit de mort le roi Édouard aurait choisi Harold comme son successeur (ce sont les Witan qui remettent la couronne à Harold en suggérant par un geste du bras que cela est conforme à la volonté du défunt). Or, cette version des faits est confirmée par les *Gesta Guillelmi* de Guillaume de Poitiers et par la *Vita d'Edwardi*, ouvrages composés au lendemain de la conquête. Le contexte culturel était alors bien plus favorable à la confection de broderies et de tapisseries justifiant la conquête que dans les années 1120.

Xavier Barral i Altet ne discute guère le faisceau de raisons qui ont conduit la majorité des chercheurs à opter pour une réalisation du chef-d'œuvre de Bayeux durant la décade qui suivit l'année 1066.

Il n'explique pas clairement pourquoi la broderie donne une image valorisante d'Harold. Or, de nombreux textes (notamment des chartes) confirment que, durant les premières années du règne, Guillaume se considéra tout d'abord comme le successeur d'Harold et espéra se concilier les Anglo-Saxons, comme l'a montré Pierre Bauduin : la justification de la conquête ne passait pas nécessairement par le dénigrement de la personne d'Harold. C'est après les grandes révoltes de 1069 que l'on commença à porter un jugement totalement négatif sur Harold, celui qu'Orderic Vital qualifie, vers 1115-1125, d'*invasor*, « usurpateur », étant, à cause de son ambition, seul responsable du malheur des Anglais.

L'auteur a parfois tendance, pour confirmer sa datation, à renvoyer aux premières décennies du XII^e siècle certains faits ou éléments qui sont pourtant bien attestés au XI^e siècle. Ainsi le casque conique à nasal, dont, dit-il, « la présence généralisée correspond davantage aux premières décennies du XII^e siècle » (p. 199), figure pourtant sur de nombreuses illustrations de manuscrits de la première moitié du XI^e siècle au nord de la Loire et en Angleterre, comme l'a rappelé Lucien Musset. La représentation d'Harold blessé à l'œil par une flèche fait également difficulté, puisque Xavier Barral i Altet affirme que cette version de la mort d'Harold n'apparaît que vers 1120 avec Baudri et Guillaume de Malmesbury. Or, pourquoi ne pas faire allusion au témoignage d' Aimé du Mont-Cassin qui, dans son *Ystoire de li Normant*, parle de Guillaume qui combattit contre Harold et « lui creva un oïll d'une sajette » (I, 3) ? Certes, on peut toujours supposer que ce témoignage est controuvé, que c'est une interpolation due au traducteur

du XIV^e siècle, mais on ne pouvait le passer sous silence.

Pour conclure sur cet ouvrage important, nous devons reconnaître que la thèse défendue par l'auteur dans son dernier chapitre manque de fondements et ne répond guère aux multiples arguments avancés par les tenants de la thèse opposée. Le titre de l'ouvrage, *En souvenir du roi Guillaume, la broderie de Bayeux*, met justement l'accent sur cette hypothèse, quelque peu provocatrice. Cela ne saurait faire oublier la richesse de cette synthèse, qui replace la broderie de Bayeux dans son cadre antique et européen, les analyses originales sur les finalités des œuvres d'art à l'époque médiévale et la culture exceptionnelle de cet historien passionné par son sujet. La parution de ce livre est un événement dont la recherche à venir devra tenir compte soit pour en discuter la thèse, soit pour l'approfondir en y apportant de nouveaux arguments. Nous ne pouvons terminer ce compte rendu sans dire le plaisir que nous avons pris à la lecture de l'ouvrage de Xavier Barral i Altet, qui y fait preuve à la fois d'érudition et de talent.

Pierre BOUET
Université de Caen Normandie

Jean-Baptiste AUZEL, Jean-François MOUFFLET, *Saint Louis en Normandie. Hommage à Jacques Le Goff*, Saint-Lô, Conseil départemental de la Manche, 2017, 328 p., 22 €.

Cet ouvrage collectif réunit les contributions présentées au colloque de Cerisy-la-Salle tenu du 29 septembre au 1^{er} octobre 2016 et dédié à Saint Louis, ainsi que le catalogue de l'exposition *Saint Louis et la Normandie* des Archives

départementales de la Manche. Il comporte également un hommage à Jacques Le Goff, décédé deux ans plus tôt et dont la biographie du saint roi reste un monument historiographique.

Deux ans après les nombreux travaux qui ont marqué l'année 2014 à l'occasion des huit-cents ans de la naissance du roi Louis IX, ce colloque venait un peu à contretemps. Mais il permet de faire à la fois un bilan et de se concentrer sur un point précis, à savoir les relations entre le roi et la Normandie au milieu du XIII^e siècle, alors même que l'historiographie est en plein renouveau des deux côtés de la Manche. De ce point de vue, on ne peut que regretter l'absence d'une partie des contributions. Plusieurs participants n'ont visiblement pas souhaité remettre leurs textes, ce qui crée un écart important entre le programme et la publication effective. Il s'agit en particulier des contributions des historiens britanniques David Carpenter, Lindy Grant et Daniel Power¹. Ce point est d'autant plus dommageable que cela aurait apporté une approche complémentaire, la tradition historiographique anglo-saxonne se concentrant plus volontiers sur la personnalité des personnages que la tradition française.

L'absence de ces contributions a malheureusement un autre impact défavorable. L'ouvrage affiche dans son titre l'ambition d'aborder un peu tous les aspects des liens qui unissent la royauté capétienne à la Normandie. Mais les éléments les plus politiques, et notamment la question de l'intégration et des liens

1 On notera également l'absence du texte de Xavier Héлары. Dans le cas de Daniel Power, il semble que sa contribution ait été ajoutée au programme au dernier moment, et il serait injuste de lui en tenir rigueur.

avec la noblesse après 1204, étaient traités par les historiens britanniques. La publication s'en trouve naturellement déséquilibrée, et le chapitre spécifique « Saint Louis et la Normandie », chapitre le plus politique, paraît surtout dédié aux liens avec les institutions religieuses (notamment les contributions de Lise Levieux, de François Neveux et de Fabien Paquet).

Or, c'est sans doute dans le champ politique que les études récentes consacrées à cette période, et singulièrement au règne lui-même, ont le mieux permis de dépasser l'approche de Jacques Le Goff. On peut penser ici aux contributions de Jean-François Moufflet sur les relations entre l'itinéraire du roi et la délivrance des actes, dont Jacques Le Goff se désintéressait. Les contributions de Marie Dejoux sur les enquêtes et de Danièle Sansy sur les juifs de Normandie sont aussi des contrepoints nécessaires, ce que le colloque sur Saint Louis et les juifs de 2014 avait déjà bien montré². De ce point de vue, l'ouvrage intègre des contributions tout à fait passionnantes, qu'il s'agisse de faire un bilan historiographique (Isabelle Bretthauer, Danièle Sansy) ou de rendre compte de travaux encore en cours (Marie Dejoux, Jean-François Moufflet, Fabien Paquet). Mais il est évident que les articles de la publication ne rendent pas compte de la parfaite articulation du programme initial entre les différents champs de la recherche actuelle.

Les contributions ne sont pas toutes centrées autour de la personne royale, et plusieurs s'intéressent plus généralement à la Normandie au milieu du XIII^e siècle, regroupées dans le deuxième chapitre, « la

Normandie sous Saint Louis ». Sans aller à citer l'ensemble, on peut s'arrêter sur l'article de Laurence Jean-Marie sur les activités commerciales des Rouennais, qui tend à montrer la permanence des liens avec l'Angleterre sitôt après la césure de 1204. Les conclusions en sont mesurées, notamment en ce qui concerne les tensions commerciales entre Rouen et Paris, moins évidentes que ne le laisse croire l'historiographie classique. J'ai déjà cité l'article de Danièle Sansy sur la présence des juifs qui offre un bilan des avancées récentes et qui s'avèrera particulièrement utile à ceux qui découvrent le dynamisme des études dans ce domaine un peu particulier. De même, l'article d'Isabelle Bretthauer sur le tabellionage est un excellent point d'étape, passionnant de surcroît et parfaitement documenté. Il permet de remettre la Normandie dans le contexte plus large du développement des juridictions gracieuses laïques.

Le troisième et dernier chapitre, dédié à la mémoire du roi saint est sans doute celui qui s'approche le mieux de l'esprit de Jacques Le Goff, puisqu'on y évoque la vision du roi par les contemporains : les nôtres comme ceux du roi. L'évocation très rafraîchissante des *sirventes* et des *serventois*, habilement servis par François Vielliard, nous rappelle en premier lieu, même par bribes, l'existence d'une littérature politique virulente sous Louis IX, tout du moins dans la première moitié de son règne. L'article est évidemment bienvenu avant de s'intéresser à la construction hagiographique dont le roi est ensuite l'objet.

On peut également signaler avec intérêt la présentation de Françoise Laty sur la très longue mémoire de Saint Louis dans le Coutançais. L'auteur déplace graduellement la focale du XIII^e siècle vers l'époque

2 Paul SALMONA et Juliette SIBON (dir.), *Saint Louis et les juifs. Politique et idéologie sous le règne de Louis IX*, Paris, Editions du patrimoine, MAHJ, 2015.

contemporaine, évoquant notamment la statuaire moderne et les vitraux liés à la légende d'un prêtre du Cotentin, Thomas Hélye, qui aurait été le confesseur du roi lors de sa venue. L'article s'arrête en particulier sur un spectacle monté en juin 1954, une « Histoire du roi saint Louis », sous la houlette d'un ancien préfet de la Manche. Outre l'anecdote, l'article s'intéresse ainsi à la reconstruction de la mémoire du roi à différentes périodes, et donne sans doute à réfléchir au moment même où nous sortons des commémorations du centenaire de la première guerre mondiale.

Pour être complet, il faut absolument rendre compte de l'une des principales forces de l'ouvrage – outre la qualité de la grande majorité des articles – à savoir ses très riches illustrations. Les propos sont appuyés par de nombreuses reproductions d'actes, notamment de Saint Louis, mais encore de cartes reproduites en couleur et de photographies d'œuvres liées au culte du roi. Cette attention mise aux illustrations permet d'éclairer avec justesse certains des propos du corps de l'ouvrage, l'image apportant un supplément d'information très appréciable. De même, la présence du catalogue de l'exposition donne à voir une sélection de documents et de sceaux remarquables, et jette une lumière bienvenue sur le formidable travail de mise en valeur de leurs fonds des Archives départementales de la Manche.

Pour conclure, on peut retenir de l'ouvrage à la fois sa très grande qualité et la pertinence du choix des contributeurs. Même si les articles qui se font le mieux écho entre eux restent ceux dédiés à l'Église, les autres apportent des éclairages très nourissants, quoique plus singuliers. On ne peut qu'espérer que Jacques Le Goff y aurait bien vu, comme

nous, un bel hommage historiographique au roi comme à son biographe.

Gaël CHENARD
Archives départementales de la Vienne,
Université de Poitiers

« **Le protestantisme dans l'Avranchin et le Mortainais aux XVI^e et XVII^e siècles** », *Revue de l'Avranchin et du Pays de Granville*, tome 94, année 2017, fasc. 453 (déc.), numéro spécial, 143 p.

Ce fascicule est une publication de la journée organisée par la Société d'archéologie, de littérature, sciences et arts d'Avranches, Mortain et Granville le 10 juin 2017 à l'occasion des commémorations des cinq-cents ans de la Réforme protestante. Réunissant plus de 120 participants, ces conférences avaient le grand intérêt de réunir un large spectre d'intervenants, des collégiens encadrés par leurs enseignantes, des responsables de sociétés savantes, un conservateur de musée et des docteurs en histoire. En introduction, les élèves du collège Gabriel-de-Montgomery de Ducey et ceux de Pontorson ont présenté des événements majeurs et des personnalités contemporaines des 95 thèses de Martin Luther.

Les interventions se sont ensuite centrées sur le sujet de la journée. Geneviève Cornevin-Ferrari a évoqué les protestants de « l'Avranchin et le Mortainais aux XVI^e et XVII^e siècles » à partir de trois possibilités : « rester, abjurer ou partir ? ». Retraçant les grandes étapes de l'implantation du calvinisme en basse Normandie et des guerres de Religion, l'auteure montre que ces événements ont provoqué de nombreux allers-retours des réformés entre l'Angleterre, les îles Anglo-Normandes – qui sont souvent une étape vers les pays protestants – et la Normandie.

Elle rappelle que, malgré l'absence de massacre en basse Normandie, la Saint-Barthélemy provoque de très nombreuses abjurations et des départs au Refuge. À Coutances, seul un tiers des calvinistes restent sur place sans se convertir. L'édit de Nantes étant une « paix de religion toute relative », les conflits avec la population catholique sont réguliers et la liberté de culte, déjà très encadrée, ne cesse de se réduire jusqu'à l'édit de Fontainebleau. La Normandie – et en particulier la communauté de Saint-Lô – est surreprésentée parmi les réformés qui font acte solennel de renier leur conversion au catholicisme en arrivant à Saint-Hélier. Quelques-uns retournent toutefois en France pour abjurer.

Dans une logique plus collective, Luc Daireaux retrace la vie des paroisses réformées de l'Avranchin de l'édit de Nantes à celui de Fontainebleau. La tutelle nobiliaire permet l'existence de cultes de fiefs et la création de la place forte de Pontorson, en même temps qu'elle crée une dépendance. L'Avranchin compte alors trois paroisses calvinistes, à Ducey, Fontenay et Pontorson – puis Cormeray – où Luc Daireaux évalue à 300 la population réformée. Les cultes perdurent malgré les restrictions et les dégradations jusqu'en 1685, avant même l'édit de Fontainebleau, sous le coup des décisions de justice. Les conversions sont nombreuses, tout comme les départs au Refuge. La faible densité de la population réformée restée sur place explique l'effacement du protestantisme dans le sud de la Manche. Parmi les récalcitrants se trouvent les Saint-Germain expulsés en 1696 pour leur soutien au maintien du calvinisme. Une annexe contient la liste des « Hommes d'armes et personnel civil entre 1601 et 1621 » qui entourent

Gabriel II de Montgomery dans la place forte de Pontorson.

Denis Vatinel dresse ensuite le portrait de Gabriel de Montgomery, principal chef du parti huguenot entre la Saint-Barthélemy et son exécution en 1574. L'auteur évoque les exploits militaires de Montgomery – telle sa fuite sur la Seine après la chute de Rouen ou la reprise en quelques jours du Béarn de Jeanne d'Albret sur les troupes de Catherine de Médicis – qui ont alimenté sa légende, y compris auprès des catholiques. Ayant fui en Angleterre, il retourne en France en 1574 et soulève la basse Normandie. Face à des forces bien supérieures, il doit se rendre à Matignon, contre l'assurance d'avoir la vie sauve, ce que Catherine de Médicis ne peut accepter. Le parlement de Rouen refusant de le condamner à mort, la reine mère le fait transférer à Paris où elle obtient gain de cause. « La chanson de Montgomery » (1590), qui narre la mort du champion du parti réformé, est placée en annexe.

L'épouse de Gabriel I^{er} de Montgomery, Élisabeth de la Tousche, est l'objet de l'étude d'Isabelle Le Touzé. L'auteure se place « dans le cadre d'une réflexion autour du genre dans la guerre » à partir du « parcours de celles que l'historiographie a souvent laissé dans l'ombre : les femmes, épouses, veuves de combattants des guerres de Religion » (p. 386). De noblesse angevine, la comtesse épouse Gabriel en 1549. Richement pourvus de terres et d'une place enviable à la cour, Gabriel et Élisabeth connaissent un premier événement dramatique avec la mort accidentelle d'Henri II. Faite prisonnière lors du siège de Rouen de 1562, avec ses enfants, Élisabeth fut libérée et put rejoindre Gabriel au Havre. Épouse d'un banni, mère d'« enfants, déchus de leurs titres et leurs terres, déclarés "vilains,

intestables, incapables d'offices" » (p. 385), elle fait face à une situation désespérée. En exil à Londres, elle déploie une activité intense, ne cessant « de faire preuve d'un véritable zèle pour soutenir son époux. Elle gère le domaine même de loin, s'occupe des affaires privées et familiales du couple » (p. 394). Au centre de nombreuses tractations, elle négocie le mariage de ses filles, fait appel aux révoltés néerlandais ou se trouve sollicitée par les ambassadeurs français pour faire rentrer son mari dans l'obéissance. La situation financière est très souvent inconfortable et la comtesse sollicite régulièrement la reine d'Angleterre pour des questions financières, la libération de son époux en 1574 ou en faveur d'une fille menacée de répudiation faute de versement de la dot. Ce portrait montre la grande détermination de « la véritable gardienne de la foi pour la famille » (p. 399).

Patrice Mouchel-Vallon questionne le processus de conversion durant les guerres de Religion. Le Cotentin et l'Avranchin comptent une importance communauté huguenote qui doit faire face à l'opposition de certaines autorités catholiques – soutenues par le parlement de Rouen et liées à la Ligue – décidées à ne pas appliquer les édits jugés favorables aux protestants. La Saint-Barthélemy, les affrontements locaux et les édits contre les réformés provoquent de nombreuses conversions au catholicisme. Les abjurations obtenues par la menace, la violence et les condamnations judiciaires ne calment pas les vendettas et ouvrent une période de méfiance et de soupçon envers les néo-convertis. Certains parcours de crypto-protestants relèvent de l'ambiguïté ou de l'adaptation et quelques ligueurs – cherchant à donner des gages de catholicité ? – sont eux-mêmes des néo-

convertis. L'auteur pose ainsi la question de « l'intrication des motifs politico-religieux avec les relations interpersonnelles et le sens de l'honneur, plus encore que les seuls intérêts matériels » (p. 428). Il en arrive à deux conclusions : « Toutes choses soulignent d'une part, l'étonnante porosité entre communautés jusqu'au plus fort de la guerre civile, d'autre part, le travail catholique d'éradication de la Réforme, commencé de longue main, sans même attendre les dispositions du concile de Trente. » (p. 431-432).

Le volume se poursuit avec l'évocation de l'exposition « Le protestantisme s'affiche au château de Montgomery ». Enfin, David Lemoussu présente un « Brevet royal autorisant un protestant de Tinchebray à vendre son bien (1786) ». Alors que la moitié des religionnaires du Mortainais sont partis au Refuge, une cinquantaine se sont regroupés autour d'Athis et de Condé au milieu du XVIII^e siècle. Le brevet nous offre l'exemple d'une vente réalisée par la famille Duchemin, partie à Jersey en 1749 à cause des enlèvements d'enfants et revenue en 1760. Leur manufacture de filature de laine, d'étoffes et de teintures emploie plus de 100 personnes. Dans le cas des calvinistes, « jusqu'en 1787, une vente n'était possible que grâce à un brevet royal qui était délivré après une enquête conduite par le subdélégué » (p. 438). L'intérêt de la journée d'étude est double. Elle a permis de mettre en lumière l'histoire d'une communauté dynamique que les guerres de Religion et l'édit de Fontainebleau ont puissamment affaibli et de transmettre cette histoire au plus grand nombre.

Steve DEBOOS
Université de Rouen Normandie

Bénédicte PERCHERON, *Les sciences naturelles à Rouen au XIX^e siècle. Muséographie, vulgarisation et réseaux scientifiques*. Préface de Guillaume Lecointre, Paris, Éditions Matériologiques, Histoire des sciences et techniques, 2017, 710 p., 35 €.

Tiré d'une thèse d'histoire contemporaine, cet ouvrage propose une histoire culturelle de la structuration de la recherche et des champs scientifiques dans les sciences de la nature, qui sont interrogées ici sous l'angle de leur diffusion. L'originalité de l'ouvrage est d'approcher l'essor de ce qui est encore appelé au XIX^e siècle l'histoire naturelle comme un phénomène lié à des enjeux de communication et de vulgarisation auprès du grand public. La question se pose en retour de savoir dans quelle mesure ces techniques de diffusion ont pu modifier les fonctions des centres scientifiques eux-mêmes. L'approche par les centres de création et les techniques de communication du savoir mène à une étude détaillée des lieux et des dispositifs muséographiques et pédagogiques dans la ville et la grande banlieue de Rouen, d'ailleurs prises dans des réseaux scientifiques plus larges, dont les prolongements tant nationaux qu'internationaux sont esquissés.

Cette somme considérable et bien illustrée, construite principalement à partir des fonds d'archives du Muséum d'histoire naturelle et du Jardin des plantes de Rouen, est structurée en trois parties : la première consacrée à l'implantation, la deuxième à l'institutionnalisation et la troisième à la diffusion des sciences naturelles.

Le développement de l'histoire naturelle à Rouen est étroitement lié à la situation géographique et aux activités

économiques de la ville : les sciences sont conçues dans la perspective de leur diffusion, de leur projection utilitaire au service des manufacturiers locaux et des avancées économiques escomptées. Tandis que la botanique demeure l'apanage de spécialistes travaillant en étroite collaboration avec les secteurs utilitaires, l'ouverture des parcs et jardins au public s'inscrit dans une logique d'agrément et de représentation qui la rapproche du spectacle des sciences. L'accès à ces espaces est d'ailleurs réservé aux catégories sociales aisées, et les tenues vestimentaires y sont réglementées. Dans le domaine des collections, la progressive démocratisation culturelle, en contrepartie d'un accès élargi du public aux spécimens, entraîne aussi leur dispersion comme supports d'enseignement ou comme pièces de musées.

Ce sont les années 1830, marquées par la création d'un Cabinet municipal d'histoire naturelle, par le nouveau Jardin des plantes, et par l'essor de sociétés savantes vulgarisant les sciences naturelles, qui ouvrent la véritable phase d'institutionnalisation. Constitué à partir du noyau d'une petite collection d'oiseaux naturalisés, le cabinet d'histoire naturelle sous la direction de Félix-Archimède Pouchet (1800-1872) bénéficie des retombées des circumnavigations via de nombreuses donations de navigateurs, dont celles du vice-amiral Jean-Baptiste Cécille. L'influence nationale de l'institution se fait surtout sentir à partir de 1840, à la faveur de la diffusion de la théorie de la génération spontanée défendue par Pouchet. L'établissement, repris par son directeur-adjoint Georges Penetier et devenu Muséum d'histoire naturelle (1872), se réoriente ensuite vers une mission d'éducation scientifique et politique.

La muséographie est réorganisée dans les dernières décennies du siècle, alors que Pennetier s'attelle à la diffusion des idées évolutionnistes, qui orientent toute la rénovation des collections, y compris ethnographiques, et contribuent à ancrer dans l'espace public tant les idéaux républicains que les objectifs coloniaux de la Troisième République. Parallèlement, le Jardin des plantes s'ouvre plus largement au public. La vulgarisation scientifique, qui prend le pas sur la recherche, a pu alimenter le déclin des structures institutionnelles liées à l'histoire naturelle au ^{xx}e siècle : la perte d'influence du musée dans les années 1920 est liée à sa mise à l'écart des circuits de la recherche, où se développe une abstraction des concepts que peine à retranscrire la muséographie traditionnelle.

La diffusion des sciences de la nature à Rouen, loin d'être ramenée à la seule problématique de son ancrage spatial ou de sa portée intellectuelle, est ainsi traitée comme un phénomène porteur de répercussions sur l'organisation scientifique elle-même. Si l'enseignement de l'histoire naturelle est encore presque absent des programmes scolaires au début du ^{xix}e siècle, la discipline se taille progressivement une importance sociale. Les initiatives privées, notamment les sociétés savantes soucieuses de donner une utilité sociale à ces disciplines, ont constitué un vecteur de diffusion capital face aux lacunes de l'enseignement. Démocratisation et vulgarisation ne sont cependant guère marquées avant l'arrivée de Pouchet au Muséum (1828) et plus globalement avant les années 1830. À Rouen, où le commerce colonial est bien implanté, la vulgarisation des connaissances accompagne le développement des industries locales (dans les années 1850) puis la

consolidation du républicanisme et des discours coloniaux (à partir des années 1880). L'approche par les institutions permet aussi de préciser leurs relations avec l'échec ou le succès de nouvelles théories scientifiques, comprises dans le cadre de débats mobilisant des réseaux nationaux ou internationaux. Prenant acte de la réfutation de la théorie de la génération spontanée (ou hétérogénie) dont Pouchet était un partisan, son successeur Pennetier se fait le défenseur dans les années 1870 du pasteurisme et de deux idées encore controversées, la préhistoire et l'évolution. C'est à la faveur de ce revirement conceptuel que la muséographie comme stratégie de communication des idées prend alors nettement le pas sur la recherche.

Le microcosme institutionnel, compris comme point central de la construction disciplinaire comme théorique, est capturé dans cette étude d'une grande érudition comme une interface avec la société : les processus de propagation du savoir hors de la sphère scientifique apparaissent indissociablement liés à ceux de sa construction.

Thérèse BRU
IDHE.S, UMR 8533,
Université Paris Nanterre

Hélène BOIVIN et Michel BOIVIN, *Les élections régionales de 2015 en Normandie*, Marigny, Éditions Eurocibles, 2017, 240 p., 20 €.

L'ouvrage d'Hélène Boivin et Michel Boivin peut être intégré à un ensemble de livres publiés, depuis quelques années, notamment par Michel Boivin, sur la vie politique en Normandie. Hélène Boivin, historienne et sociologue, est ATER à Sorbonne Université. Michel Boivin, his-

torien, politologue et sociologue, est professeur à l'université de Caen Normandie. Les deux auteurs prennent le parti d'embrasser l'ensemble de la séquence électorale de 2015. Sans s'attarder seulement sur les résultats et sur le suspens résultant d'un premier tour particulièrement indécis, ils font le pari de s'attacher à dévoiler les coulisses de cette élection. En 240 pages, avec des annexes utiles et riches, ils abordent tour à tour les candidats, la campagne électorale, les résultats électoraux et les élus.

La première partie porte sur les candidats. Si la sociologie des candidats ne présente rien d'atypique, compte tenu de la surreprésentation des cadres (p. 36) et d'une moyenne d'âge de 49 ans et deux mois, l'analyse de la sélection des candidats a un intérêt notoire. En effet, les auteurs nous permettent de mesurer le jeu politique qui se trame derrière ce casting. Après les hésitations sur la tête de liste régionale à droite, puis les difficultés à légitimer parfois les têtes de liste départementales, ils mettent en avant les différences de culture politique entre les partis. Au Front National, les listes sont bouclées par Nicolas Bay ce qui n'est pas sans provoquer des remous dans le Calvados (p. 27). La liste Europe Écologie les Verts (EELV) est le résultat d'un vote interne presque traditionnel chez les écologistes. Cette première partie aborde également la question des réseaux politiques et syndicaux. Quasiment un tiers (29,9 %) des candidats ont déjà un mandat. Les trois listes principales, PS et ses alliées, LR-UDI et ses alliées et FN, cumulent le plus de candidats ayant déjà un mandat. La liste emmenée par Hervé Morin, pour la droite centriste et libérale, compte en son sein 74,1 % des candidats ayant déjà un mandat. Ces élections régionales bouclent une longue

séquence d'élections intermédiaires commencées en 2014, ce qui favorise les « pluri-postulants » (p. 49).

La deuxième partie se focalise sur la campagne électorale d'une manière large. Analysant successivement les discours des candidats, les professions de foi, les affiches et plus généralement la communication politique, Hélène Boivin et Michel Boivin mettent en exergue la difficulté de ces élections intermédiaires qui lient des enjeux nationaux et régionaux. Les attentats du 13 novembre 2015 ont été un élément déterminant de cette campagne électorale permettant au FN de placer au cœur de l'élection ses thématiques principales. De plus, les auteurs insistent sur les relais d'opinion que sont les médias. Cependant, « seuls les plus importants couvrent substantiellement l'ensemble de la campagne » (p. 78). Enfin, la dernière partie, portant sur le coût de la campagne, est l'occasion de mesurer les différences entre les trois principales listes et les autres. Les trois listes présentes au second tour sont celles qui cumulent le plus de dépenses avec « près de deux millions d'euros » (p. 86). La différence avec les autres listes est alors très marquée puisque si la liste emmenée par Hervé Morin atteint 789 031 euros, celle d'Alexandra Lecoeur atteint seulement les 2 335 euros soit 337 fois moins.

La troisième partie analyse les résultats de ces élections. En s'appuyant sur différentes données statistiques, Hélène Boivin et Michel Boivin mettent en avant la défiance des électeurs. Sans être une nouveauté, leur analyse permet de comprendre, à partir de l'échelle communale, les différents facteurs explicatifs de l'abstention. Ce scrutin est marqué, selon les auteurs, par « une droitisation ». Cependant, c'est surtout la dynamique

du FN qui explique ce phénomène. Les mouvements électoraux, au sein du bloc des droites, sont analysés par les deux auteurs qui démontrent bien qu'au second tour, les reports venant de DLF sont très mauvais ; mais la diminution de l'abstention permet à Hervé Morin de l'emporter. Pour la gauche, après un premier tour très difficile (moins de 40 % des suffrages exprimés), « l'effet découpage l'emporte sur l'effet fief » (p. 118). Les dissensions au sein des gauches constituent l'un des facteurs explicatifs de la défaite. La victoire de la droite est la résultante de la conjonction de deux phénomènes national et local.

La dernière partie de l'ouvrage traite des élus. Souvent absente des analyses électorales, cette dernière partie permet de mesurer le parcours des nouveaux édiles régionaux. L'analyse sociologique, dans le prolongement de la première partie, met en exergue le poids prépondérant des cadres qui sont alors 56 %. La partie sur les parcours d'accès est l'occasion de voir les réseaux d'entrée dans les mandats. Les élections régionales demeurent des élections de professionnels surtout pour les deux listes principales (LR-UDI et PS). L'accès direct au mandat, via les élections régionales, est encore complexe et quasiment impossible à l'exception du

FN. En effet, de nombreux élus frontistes, excepté les têtes de listes départementales, sont des néo-élus. Le cumul des mandats reste une tendance lourde en Normandie à l'image du nouveau 4^e vice-président Rodolphe Thomas qui, depuis 2001, collectionne les mandats.

La conclusion permet aux lecteurs de bien mesurer les enjeux régionaux et nationaux de ces élections intermédiaires. La Normandie n'échappe pas d'abord à une double poussée abstentionniste et frontiste. De ses terres historiques de l'est de la région, le FN parvient à peser électoralement à l'ouest dans l'ancienne Basse-Normandie. Les deux auteurs montrent avec justesse que le comportement électoral des Normands s'est aligné sur celui des Français. La crise de la représentativité n'épargne plus les notables normands. Ainsi, la liste victorieuse d'Hervé Morin, fort de ses 54 élus sur 102 soit 52,9 % de l'assemblée régionale, a une assise électorale étroite correspondant à 20,7 % des inscrits. Les élections régionales, à quelques exceptions près, demeurent, en Normandie comme sur l'ensemble de la France, des élections permettant à de nombreux élus de cumuler des mandats et des fonctions.

Cyril CRESPIN
Université de Caen Normandie